



---

Hegel et Schelling à l'éna

Author(s): X. Tilliette

Reviewed work(s):

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, 73e Année, No. 2 (Avril-Juin 1968), pp. 149-166

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40901048>

Accessed: 09/11/2011 07:38

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*.

<http://www.jstor.org>

## Hegel et Schelling à Iéna \*

La brouille de Schelling avec Hegel s'est produite sans bruit, sans éclats de voix. Il n'y a pas eu de duel épistolaire, ni de déclaration d'hostilités, comme dans la querelle avec Fichte. La dernière lettre de Schelling, au ton pincé, et qui se fit attendre (elle est du 2 novembre 1807), est un remerciement pour l'envoi de la *Phénoménologie*. Jusqu'ici il n'a trouvé le temps de lire que la préface. Il poursuit :

Dans la mesure où tu fais toi-même allusion à la partie polémique, je devrais, tout en gardant de justes proportions à l'opinion que j'ai de moi-même, avoir de moi une trop petite idée, pour m'appliquer cette polémique. Elle ne saurait donc concerner encore, ainsi que tu me le dis dans ta lettre, que l'usage abusif et les perroquets, bien que dans le texte même cette distinction ne soit pas faite. Tu imagines aisément combien je serais heureux de me débarrasser d'eux. Ce en quoi nos convictions ou nos points de vue pourraient diverger réellement, on le trouverait et on en déciderait brièvement et clairement entre nous sans qu'il soit besoin de réconciliation ; car tout est conciliable certainement, à une exception près. J'avoue, en effet, que je ne saisis pas en quel sens tu opposes le *concept* à l'intuition. Par concept tu ne peux tout de même pas vouloir dire autre chose que ce que toi et moi nous avons appelé Idée, dont la nature est précisément d'avoir deux faces, l'une le concept, et l'autre l'intuition<sup>1</sup>.

Il termine par un « Récris-moi bientôt ». Mais ce bientôt n'a pas eu de suite. Hegel n'a pas réagi, Schelling n'a pas insisté. Leur amitié avait vécu. Pourtant la brouille est restée latente, tout au moins jusqu'à la mort de Hegel. Ils se sont ignorés. Mais tandis que Schelling accumulait une rancune de roi détrôné, Hegel affectait de croire que la sympathie demeurait intacte. Il charge le jeune pèlerin Victor Cousin de saluer à

\* Conférence prononcée au Congrès Hegel d'Amersfoort, le 6 mai 1967.  
1. PLITT, *Aus Schellings Leben*, II, 124 (*Briefe von und an Hegel*, I, 194).

## X. Tilliette

« Munique » « Mr. Schelling » <sup>1</sup>. Dans ses cours d'histoire de la philosophie, il expose un jugement exempt d'animosité <sup>2</sup>. Cependant Schelling, chez qui le pardon des injures n'était pas le point fort, commence, dans ses cours d'Erlangen, puis de Munich, à exercer sa critique sans merci contre le système hégélien, d'abord de façon cauteleuse, à la cantonade, puis avec de plus en plus d'assurance, au fur et à mesure que le succès de son *come-back* s'affirme. Outre sa déconvenue personnelle, il devait se sentir le porte-parole de la Bavière en face du représentant de la Prusse. Si les échos de ses attaques sont parvenus jusqu'à Hegel, celui-ci n'en a eu cure. On a reproché à Schelling d'avoir attendu le trépas inopiné du grand rival pour tomber le masque. Il a protesté, avec raison, contre ce soupçon <sup>3</sup>. Mais il est probable que la rédaction définitive du sévère chapitre sur Hegel dans le cours d'Histoire de la philosophie moderne date d'après la mort de Hegel ; et de même lui sont postérieurs les coups, explicites ou perfides, dont les textes de la « dernière philosophie » sont littéralement truffés. De sorte que le litige Schelling-Hegel est surtout un litige posthume, un combat contre une ombre ; Schelling s'en prend à l'hégélianisme et aux *Hegelinge* autant qu'à leur maître disparu. De ce litige nous avons analysé les données naguère à Urbino <sup>4</sup>. On sait aussi qu'appelé à Berlin en 1841 pour extirper la « semence du dragon » de l'irréligion hégélienne, le vieux survivant savoura une éclatante et brève

1. Lettre du 5 août 1818 (*Briefe von und an Hegel*, II, 193-194). Hegel donne à Cousin quelques mots d'introduction pour ses relations munichoises : « Pour Mr. Schelling, je vous prie de le saluer de ma part ; vous trouverez sans doute auprès de lui un accueil ouvert et une façon de penser politique sans préjugés antifrancsais. » Il ajoute cette recommandation savoureuse : « Il est peut-être superflu d'ajouter que Mrss. Schelling et Niethammer sont bien ensemble, mais Mrss. Schelling et Jacobi sont sur un pied tel qu'il est plus convenable de ne pas faire mention d'une liaison avec l'un d'eux dans la conversation avec l'autre. » Cf. ROSENKRANZ, *Hegels Leben*, « Cousin und Hegel », p. 368-373. Bien intentionné, Cousin essayait de s'entremettre comme médiateur. En 1821, il dédie la 4<sup>e</sup> partie de son édition de Proclus à Hegel et Schelling, *amicis et magistris, philosophiae praesentis ducibus*. Le 1<sup>er</sup> août 1828, écrivant à Hegel, il dit sans broncher « notre excellent ami Schelling ». Hegel ne pouvait s'en offusquer, mais Schelling, lui, eût sourcillé. Cousin, désolé de la mésentente de ses deux idoles et gêné de balancer entre Berlin et Munich, était assez fin pour ménager la rancune tenace et la susceptibilité de Schelling. « Je profite de l'un et de l'autre, sans vouloir jurer ni par l'un ni par l'autre. » Il ajoute courageusement qu'il n'a jamais entendu de Hegel un mot blâmable sur Schelling, mais aussitôt qu'il n'a eu avec Hegel que des conversations fugitives — ce qui est faux, l'été précédent, il a piloté Hegel à travers Paris pendant trois semaines — et que ses livres sont pour lui « lettre close », alors qu'il réclame à cor et à cri la copie des cahiers de cours ! En tout cas, il joue les conciliateurs, et ce propos vise juste : « Vous vous êtes aimés, puis vous êtes refroidis, maintenant vous voilà brouillés, et presque ennemis.... Seulement il me semble que vous vous ressembliez en beaucoup de points, et quand je vous vois vous battre, je vous dirais volontiers : mes chers amis, vous tirez contre vous-mêmes. Je n'aperçois encore que vos ressemblances. » (Citations extraites de la lettre du 30 octobre 1829 à Schelling, Bibliothèque Victor Cousin).

2. GLOCKNER, XIX (*Geschichte der Philosophie*, III), p. 646-683.

3. En effet, un manuscrit des cours d'Erlangen, joint au cours plus tardif de Munich sur la philosophie moderne, ne laisse rien à désirer en netteté (*Schellings Werke*, Jub.-Ausgabe, V, 231-234). La conférence inaugurale de Munich (27 novembre 1827) est également sans équivoque (V, 57). D'ailleurs le dissentiment était notoire bien avant 1830.

4. Dans une communication faite au congrès de la Hegel-Gesellschaft, en septembre 1965. Cf. *Archives de Philosophie*, janv.-mars 1966, « Schelling contre Hegel », p. 89-108.

revanche, ce qui lui permit le luxe d'une certaine magnanimité <sup>1</sup>, en tout cas de rendre tardivement à son ancien ami la monnaie de sa pièce, en distinguant, lui, le maître et les disciples.

En fait, pendant le temps de leur muette discorde, ils se sont revus deux fois. Une première rencontre à Nuremberg en 1812 <sup>2</sup>, dont nous ne savons rien, et une seconde, tout à fait par hasard, à la villégiature de Carlsbad (Karlovy-Vary), où Schelling venait pour sa cure annuelle, où Hegel faisait halte sur la route de Prague à Berlin, en août 1827. On imagine assez bien les retrouvailles, d'après leurs lettres à leurs épouses <sup>3</sup> : Hegel enjoué, cordial, empressé, « comme s'il n'y avait rien entre nous » ; Schelling assez gêné et dépité, plutôt maussade, mais qui se dégèle tout de même ; Hegel le trouve d'ailleurs florissant de santé. Ils ont passé cinq jours ensemble. A cette occasion, ils n'ont pas discuté de philosophie, mais ils ont certainement évoqué leurs souvenirs communs.

Ceux-ci remontaient très loin, jusqu'aux beaux temps de leurs études au Stift de Tübingen, puis de leur étroite collaboration au début du siècle, pendant leur séjour à Iéna. Mais avaient-ils jamais été proches ? On est frappé, au contraire, en examinant les documents, de la précoce dissemblance des caractères et des tempéraments intellectuels, du manque de chaleur de cette amitié. Schelling et Hegel n'ont à aucun moment été intimes. Certes les historiens, surtout dans le camp hégélien, ont accentué les divergences, n'admettant guère que Schelling ait pu influencer de manière notable sur le développement de Hegel ; ils ont rejeté sur le passé les ombres de l'inimitié ultérieure. Cependant, en dehors de toute partialité, le contact des deux hommes a été plus extérieur que profond ; chacun suivait son chemin, sans accorder trop d'attention à l'autre. Aussi la rupture de fin 1807 n'a-t-elle pas été tellement une surprise. Elle se préparait depuis quelque temps. Elle menaçait depuis leur séparation, lorsque Schelling a émigré à Würzburg au cours de l'été 1803. Horst Fuhrmans émet l'hypothèse plausible <sup>4</sup> que, déjà auparavant, le ménage Paulus avait semé la zizanie entre les deux collègues : « Shylock » Paulus, ancien Stiftler, était devenu en sourdine l'ennemi juré de Schelling (qu'il allait accompagner à Würzburg, et pour habiter la même maison !) ; et sa jolie femme, du dernier bien avec Hegel, était une pie-grièche. En outre, la liaison de Schelling et de Caroline Schlegel avait aliéné au jeune professeur bien des sympathies : on aimait ou on détestait la séduisante

1. V. *Sch• W.*, III, E, 87, p. 91-92.

2. Du moins hautement probable, car le 2 ou le 3 juillet, Schelling s'est arrêté à Nuremberg « une journée » (PLITT, II, 322). A l'automne de 1815, Hegel a passé une quinzaine à Munich, où il a vu Jacobi (lettre du 2 mai 1816 ; *Br. von und an H.*, II, 75). Mais sans doute Schelling était-il en villégiature.

3. PLITT, III, 47 ; *Br. v. u. a. Hegel* (lettre du 3 sept. 1829, III, 270 ; cf. p. 445, lettre de Marie Hegel à Niethammer, du 14 août 1832) ; ROSENKRANZ, p. 367.

4. *F. W. J. Schelling-Briefe und Dokumente*. Bd. I, 1775-1809 (1962), p. 532-535. Toute la brillante dissertation sur « Schelling et Hegel », p. 451-553, très documentée, est à lire.

## X. Tilliette

Caroline, à la langue vipérine ; il n'y avait pas de milieu ; or, les Paulus abhorraient Caroline, qu'ils surnommaient « Dame Lucifer »<sup>1</sup> ; elle le leur rendait bien. Hegel s'était rangé, sans trop l'afficher, dans le clan des Paulus. Il n'empêche qu'à l'annonce de la mort de Caroline, son mot en guise d'oraison funèbre est impardonnable : « Cette méchante femme (*jene Septem*), dont nous avons ici (à Nuremberg) appris le décès et sur laquelle d'aucuns ont émis l'hypothèse que le diable l'avait emportée »<sup>2</sup>

Toujours est-il qu'une fois Schelling absent, Hegel ne cherche plus à sauver les apparences d'une bonne entente. Il confie à son *wastebook* quelques aphorismes perfides. Témoin cet échantillon, prévu pour le projet des « Maximes du *Journal de littérature allemande* » :

... comme — pour désigner plus précisément ce que je veux dire — la substance windischmannienne, gøresienne, même pour une très grande part steffensienne.... C'est à ce sauvage torrent forestier, qui menace de désordonner la raison et la science, et dont Schelling commence maintenant à répudier solennellement les manières et les principes, après s'y être adonné d'abord et en avoir usé — qu'une critique scientifique a à s'opposer principalement (1806)<sup>3</sup>.

Une note sans doute antérieure ne mettait pas Schelling en cause, mais il était visé obliquement dans ses adeptes :

Comme il y a eu une période de génie poétique, il semble y avoir présentement une *période du génie philosophique*. Du carbone, de l'oxygène, de l'azote et de l'hydrogène malaxés ensemble, et fourrés dans un papier écrit par d'autres avec polarité, etc., lancés en l'air comme des fusées avec la queue de bois de l'inanité, et ils croient décrire l'empyrée. Ainsi Görres, Wagner et autres. Le plus grossier empirisme avec le formalisme de matières et de pôles, chamarrés d'analogies irrationnelles et d'éclairs de pensée ivres<sup>4</sup>.

Ailleurs, sous le titre « Science », Schelling n'est plus épargné : « ... Ce qu'est la philosophie schellingienne dans son essence sera manifesté sous peu. Le jugement sur elle se tient pour ainsi dire devant la porte, car beaucoup la comprennent déjà »<sup>5</sup>. Aussi bien, selon Rosenkranz<sup>6</sup>, Hegel donnait-il publiquement en 1805-1806 son avis critique sur la philosophie de Schelling, avec les griefs inscrits ensuite dans la préface

1. Et aussi « Madame Putiphar ». Dorothee Schlegel était la « sorcière ».

2. A Niethammer, 4 octobre 1809 (*Br. von und an H.*, I, 297). *Jene septem = jene (böse) Sieben*.

3. GLOCKNER, I, 544-545 ; ROSENKRANZ, p. 227.

4. ROSENKRANZ, p. 539. Cf. p. 540 : « Quand l'Absolu glisse et, du sol où il se balade, tombe dans l'eau, il devient poisson, un organisme, un vivant. Mais s'il glisse de même et choit dans la *pure pensée* — car la pure pensée non plus n'est pas sa terre ferme — pataugeant dedans, il devient soi-disant quelque chose de mauvais, de fini, dont on devrait en vérité avoir honte de parler, si ce n'était pas par office et parce qu'on ne peut pas nier qu'une logique existe. L'eau est un froid et vilain élément, et pourtant la vie y est si bien. La pensée serait-elle donc un tellement plus mauvais élément ? L'Absolu s'y trouverait-il si mal, et si mal en point ? »

5. *Id.*, p. 544.

6. *Id.*, p. 201-202.

de la *Phénoménologie* et répétés plus tard comme des stéréotypes. Nous croyons également volontiers qu'une intonation ironique accompagnait sa recommandation à un étudiant en transfert à Würzburg : « J'ai aussi un ami là-bas, Schelling <sup>1</sup>. »

Ces amabilités tranchent sur la fraîcheur juvénile du courrier de jadis, l'admiration sans feinte de l'aîné pour la cadet plus brillant et doué : « Tu as lancé en silence ta parole dans le temps infini <sup>2</sup>. » Et pourtant Hegel est dénué de ressentiment comme d'ingratitude. Il énonce simplement le point de vue de l'objectivité qui est chez lui une seconde nature. Cet effort de considération impartiale se reflète, par exemple, dans une leçon d'Iéna, dont malheureusement Rosenkranz n'indique pas la date exacte :

... Plusieurs s'emparent de ce langage et le mystère vient au jour, que des idées fort communes se dissimulaient derrière un tel croquemitaine d'expression. Je fais cette remarque principalement en raison de la physionomie actuelle de la philosophie, nommément de la philosophie de la Nature, toutes les balivernes qu'on met en train avec la terminologie schellingienne. Certes, Schelling a exprimé dans ces formes un sens excellent et des idées philosophiques, mais parce qu'il s'est montré lui-même libre, en fait, de cette terminologie, car presque à chaque exposé suivant de sa philosophie il en a employé une nouvelle. Mais de la façon dont on parle maintenant en public de cette philosophie, ce n'est en vérité que la superficialité de pensées qui se cache là-dessous... je vous dis de ne pas vous en laisser accroire, comme s'il se logeait nécessairement un sens derrière ces mots d'un demi-quintal et biscornus....

Suit une série de spécimens humoristiques. Et Hegel continue :

Je vous dis à l'avance que dans le système philosophique que j'expose, vous ne trouverez rien de ce déluge de formalisme. Si je parle ainsi de cette terminologie et de son usage, comme il sévit à présent, je sais très bien, d'autre part, distinguer les idées de Schelling de l'emploi qu'en font ses élèves, et j'honore les mérites véridiques de Schelling à l'égard de la philosophie, tout autant que je méprise ce formalisme ; et parce que je connais la philosophie de Schelling, je sais que son idée véritable, qu'elle ressuscite à notre époque, est indépendante de ce formalisme <sup>3</sup>.

\* \* \*

Or à la sincérité équivoque de Hegel répond de la part de Schelling une attitude passablement ambiguë. On pourrait croire qu'il ne se sent nullement menacé dans son prestige et sa position de leader, qu'il

1. *Id.*, p. 217. Inversement, on perçoit aussi l'inflexion moqueuse dans les questions de von Thaden à Hegel, quelque quinze ans plus tard : « Que fait votre ami Schelling ? Il était en son temps un actif ouvrier dans la vigne du Seigneur. Est-il donc déjà si usé qu'il ne puisse plus se prononcer sur votre philosophie ou en vérité sur la philosophie ? Le plus grand malheur pour un philosophe est l'orgueil. Est-il lui aussi atteint de cette maladie ? » (*Br. von und an Hegel*, II, 186 ; ROSENKRANZ, p. 280).

2. Lettre du 30 août 1795 (*Br. von und an Hegel*, I, 30 ; ROSENKRANZ, p. 73).

3. ROSENKRANZ, p. 184-185.

considère Hegel comme un valeureux compagnon d'armes, un allié précieux dans la lutte contre Fichte et surtout contre la tourbe des détracteurs — pas du tout comme un honnête Iago ou un rival possible. Et en effet il a rendu à Hegel un service signalé en ouvrant à l'inconnu les portes de la glorieuse université, il l'a hébergé sous son toit, l'a accueilli aimablement, l'a introduit et recommandé auprès de ses amis, il a enfin présidé son jury. Hegel est le débiteur et l'obligé. Comment Schelling n'éprouverait-il pas une sorte de sympathie protectrice envers le camarade plus âgé certes, mais moins chanceux et moins brillant, qui est arrivé en renfort et qui partage ses vues ? De fait, il prend à son égard un ton cordial de supériorité, sinon de condescendance, et les éloges publics qu'il lui décerne ont tout l'air de félicitations pour avoir été si bien épaulé et compris <sup>1</sup>.

Mais c'est une image simpliste que celle d'un Schelling sans défiance, dépourvu d'esprit critique, abusé par sa vanité, et traitant Hegel en cousin pauvre. En réalité Schelling a toujours fait grand cas des capacités intellectuelles de Hegel ; et si ses premières impressions avaient été tant soit peu dédaigneuses, il aurait vite été détrompé. Hegel s'installe à Iéna à l'aube de 1801, s'adapte très vite et compose en un tournemain l'écrit sur la *Differenz*, qui fait sensation. La *Stuttgarter Allgemeine Zeitung* annonce que Schelling « a fait venir de sa patrie un robuste champion et qu'à travers lui il déclare au public stupéfait que même Fichte est très au-dessous de ses théories » <sup>2</sup>. Il y a une réaction analogue dans la correspondance du bon Reinhold <sup>3</sup>. En outre, les conversations personnelles devaient convaincre Schelling qu'il n'avait affaire ni à un serviteur ni à un acolyte. Aussi bien le lancement du *Journal critique de philosophie* a-t-il lieu, si j'ose dire, sur pied d'égalité, et Hegel assume la grosse part de la tâche <sup>4</sup>. Comment s'effectue leur collaboration ? Dans le meilleur esprit, sans doute ! mais moins étroite qu'on ne l'a cru, comme si Hegel et Schelling pouvaient être interchangeables.... Nous allons y revenir. Mais pour dissiper la légende d'un Schelling naïvement flatté de son fidèle Achate et d'un Hegel entièrement à la dévotion de Schelling, il suffit de prêter attention à quelques apartés de la correspondance schellingienne. Ce n'est pas sans finesse que Röschlaub, le médecin de Bamberg, alors à Landshut, demande à Schelling s'il est

1. Cf. *Sch<sup>w</sup> W.*, III, 226, 616, 630, 717 ; IV, 87 n. ; I E, 424 ; III E, 28, etc.

2. ROSENKRANZ, p. 102. Cf. *Sch<sup>w</sup> W.*, III, E, 94. Hegel a vigoureusement protesté (*Kritisches Journal der Philosophie*, I, 1<sup>re</sup> Stuck, p. 120). Mais Bouterwek, dans ses *Epochen der Vernunft* (1802), s'en prend à Schelling et à « son fidèle Hegel » (p. 63).

3. Lettre inédite à Niethammer du 27 janvier 1802 (conservée à la Bibliothèque universitaire d'Erlangen) : Schelling a trouvé un « partisan très talentueux et habile ». Ajoutons le témoignage de Schiller dans une lettre à Humboldt du 18 août 1803 : « Un bien brave homme, M. le D<sup>r</sup> Hegel, wurtembergeois, est maintenant à Iéna, professeur de philosophie, une tête philosophique à fond, que vous connaissez peut-être comme écrivain » (Corr. Schiller-Humboldt, éditée par Albert Leitzmann, p. 299).

4. A peu près les deux tiers, selon le calcul de R. Haym.

entièrement d'accord avec l'écrit de Hegel, la *Differenz* <sup>1</sup>. Nous ne savons pas ce que Schelling a répondu. Mais s'il s'exprime élogieusement sur *Glauben und Wissen*, en expédiant le cahier à A. W. Schlegel (16 juillet 1802), on croit néanmoins discerner une légère réserve :

L'aspect spéculatif de Jacobi est fort bien poursuivi, jusqu'aux plus récents énoncés, que vous connaissez, et jusqu'au principe fondamental évident de tous, la peur de l'anéantissement du fini ; seulement vous trouverez peut-être souhaitable que la partie qui le concerne fût elle-même moins querelleuse et nuageuse, comme l'auteur le souhaite de la polémique de Jacobi ; de même que pour l'idée première, qui est excellente, il pourrait être dommage, semble-t-il, qu'elle ne soit pas élaborée avec plus de clarté et de correction. A cause de Fichte votre amitié pourrait réellement dans une certaine mesure être mise dans l'embarras ; toutefois, au cas où vous pouvez le concilier avec cette amitié, je voudrais presque que vous ne lui montriez pas ce morceau.... A la fin du paragraphe sur Jacobi, vous trouverez aussi quelque chose sur les *Reden über die Religion*, qui vaut assurément plus pour une tendance générale qui s'y exprime, que pour eux comme ouvrage singulier <sup>2</sup>.

Est-ce afin de ménager l'ami de Fichte et de Schleiermacher ? Toujours est-il que l'aîné des Schlegel n'a pas été satisfait, et Schelling se range à son avis, tout en justifiant la critique hégélienne de Fichte :

J'approuve en tous points votre blâme au sujet de la dissertation de Hegel, excepté le fait qu'il aurait dû considérer que la *Bestimmung des Menschen* n'est pas écrite à des fins philosophiques. Car d'abord il a tout au moins montré que, de ce point de vue, elle est réellement zéro ; deuxièmement elle mérite cette critique et elle devait éminemment être prise à parti ici, puisque Fichte n'a encore exposé son *univers* que dans cet ouvrage, qui est réellement, j'en suis convaincu, la fine fleur de sa philosophie. Étant donné l'infinité de l'objet et son conflit avec la forme, il est compréhensible et excusable de s'exprimer unilatéralement en forme rigoureuse, de ne pas concevoir réellement tout en tout ; mais ce livre a dû être écrit en partant du cœur et de l'inspiration immédiate, pour ainsi dire. Mais en voilà déjà trop <sup>3</sup>.

On perçoit la nuance protectrice. Hegel est encore un apprenti ! Mais il faut croire que Schelling n'est pas dupe, car il observe le développement parallèle de son protégé devenu son collègue, et l'allure inquiétante que Hegel donne à leur commune philosophie de l'idée n'est pas sans incidence sur sa propre production, comme nous le verrons. Il attend sans trop de méfiance le grand ouvrage promis, avec une curiosité impatiente même (« Qu'est-ce qui va sortir, si ta maturité s'octroie encore du temps pour mûrir ses fruits <sup>4</sup> ! »). Aussi la *Phénoménologie* a-t-elle été pour lui une amère surprise. Désormais le sort de Hegel est réglé dans son esprit.

1. PLITT, I, 379.  
2. *Id.*, I, 374-375.  
3. *Id.*, I, 384.  
4. *Id.*, II, 112.

## X. Tilliette

Le 30 juillet 1808, il écrit à Windischmann, qui se propose de recenser le livre de Hegel :

Je suis très avide de savoir comment vous vous y êtes pris avec Hegel. Il me tarde de voir comment vous avez débrouillé la tresse polonaise (*Weichselzopf*), j'espère que vous ne l'avez pas prise par le côté de la crainte de Dieu, si injuste que ce serait, d'autre part, de lui laisser passer sa façon d'ériger en norme universelle ce qui est conforme et accordé à sa nature individuelle<sup>1</sup>.

Il précise davantage dans une lettre à Schubert du 27 mai 1809 :

Cela m'a réjoui extrêmement de voir comme vous avez bien et justement saisi Hegel. L'aspect comique est réellement le meilleur, quoique ce ne soit pas le seul. Un tel exemplaire pur de prose intérieure et extérieure doit être tenu pour sacré en nos temps hyperpoétiques. Nous avons tous ici et là des accès de sentimentalité ; là-contre un esprit si négatif est un correctif excellent, il devient drôle en revanche, dès qu'il se guinde au-dessus de la négation. Il ne peut pas produire, chez celui qui l'a compris et percé à jour, l'effet dont Faust se plaint au sujet de Méphistophélès. Dans ses jugements politiques sur l'histoire contemporaine il a cependant raison sans aucun doute, bien que la manière de s'exprimer ne soit pas elle-même tout à fait dégagée de politique<sup>2</sup>.

Vraiment, la rupture est consommée, et il est amusant de remarquer que, vers le même temps, Hegel se gausse du philosophe-poète :

Qu'est-ce qu'il ne faut pas voir ! écrit-il à Niethammer, de Bamberg en novembre 1807 ; la mer porte du blé, le désert d'Arabie du vin, le St-Gothard des oranges... et à Munich prospèrent les pentamètres et hexamètres (comme L. à Iéna définissait les distiques), et les discours esthético-philosophiques...<sup>3</sup>.

\* \* \*

Le départ de Schelling pour Würzburg — l'*ex itinere redux* du programme des cours d'Iéna a été démenti — fut donc symbolique d'une séparation irrémédiable. Jusqu'à l'envoi fatal de la *Phénoménologie*, il y a bien encore échange de lettres, d'amabilités, de bons procédés. Mais les carrières des deux amis, matériellement et mentalement, sont désormais disjointes. Et l'on peut supposer qu'assez vite ils s'étaient en quelque sorte jaugés mutuellement, qu'ils avaient évalué leurs incompatibilités. D'autant plus énigmatique, à la vue de l'éloignement réciproque, apparaît alors la période du « philosopher en commun » à Iéna. Là leur concorde semble inattaquable, hors de soupçon ; et l'excellent Hufnagel reflète l'opinion générale lorsqu'il parle plaisamment, dans un mot adressé à

1. *Id.*, II, 128.

2. *Id.*, II, 161-162.

3. *Br. von und an Hegel*, I, 194-195. Cf. la lettre de Knebel à Hegel du 27 novembre 1807, citée par ROSENKRANZ, p. 235 (*Br. von und an Hegel*, I, 202).

Hegel, de « votre manière céleste et celle de votre, ou si cela ne sonne pas trop prétentieux, de notre Schelling »<sup>1</sup>.

Il a donc fallu rendre compte et de la proximité éphémère et de l'opposition durable. Le développement futur et le succès divers des deux philosophies ont pesé et pèsent encore de tout leur poids sur les prémices. La question a été plus ou moins embrouillée par les historiens, qui ne peuvent se passer d'une idée directrice, sinon d'une idée préconçue. Lequel était supérieur à l'autre ? Lequel a inspiré l'autre ? Lequel était indépendant ? La querelle s'est allumée du vivant de Schelling, et même de Hegel. Dès 1810, dans sa fameuse *Anzeige* de la *Phénoménologie*, Bachmann souligne « combien déjà en ce temps-là Schelling était redevable à Hegel »<sup>2</sup>, et avec irénisme il amorce la comparaison avec Platon et Aristote, que Rosenkranz à son tour reprendra pour la récuser<sup>3</sup>. La dispute, maintenant apaisée, ne s'est pas pour autant transformée en dialogue, parce que Schelling, historiquement, a tiré la courte paille et qu'il semblerait sacrilège de le glorifier aux dépens de Hegel.

Un signe de la confusion passionnelle autour des relations de Schelling et de Hegel a été le litige concernant l'attribution de certains textes du *Kritisches Journal der Philosophie*. Les deux éditeurs assuraient intégralement la rédaction, mais leurs articles paraissaient sans signature. Pour quelques-uns, dont le liminaire, la répartition a provoqué de vives controverses entre hégéliens (Bachmann, Michelet, Rosenkranz), schellingiens (Weisse, Schelling fils) et neutres (Haym, Erdmann, K. Fischer), et le témoignage contradictoire des intéressés n'a guère éclairci cette dispute de propriétaires, du moins en ce qui regarde les deux morceaux principaux : *Ueber das Wesen der philosophischen Kritik überhaupt* et *Ueber das Verhältnis der Naturphilosophie zur Philosophie überhaupt* ; le premier a été intégré aux *Œuvres complètes* de Schelling, il est vrai qu'il n'y a pas eu de nouvelle édition ! le second a été honnêtement retiré par H. Glockner de l'édition du Jubilé. Entre temps les historiens ont rendu à chacun son dû, et notamment à Schelling *Rückert und Weiss* et *Ueber die Konstruktion in der Philosophie*. Pour *Ueber das Wesen der philosophischen Kritik*, l'attribution à Hegel ne saurait faire de doute, bien

1. *Br. von und an Hegel*, I, 68 (ROSENKRANZ, p. 224).

2. Dans les *Heidelberger Jahrbücher* (avril-mai 1810). Cf. la recension de la *Phénoménologie* par WINDISCHMANN (*Jen. Allg. Lit. Zing*, février 1809), reproduite par O. FAMBACH (*Ein Jahrhundert deutscher Literaturkritik*, Bd 5, 1963), ROSENKRANZ, p. 269, et Rudolf HAYM, *Hegel und seine Zeit* (1857), p. 146, 153, 158.

Signalons un curieux passage d'une lettre de Dorothee Schlegel, du 13 juillet 1805 (citée par K. A. von REICHLIN-MELDEGG, *Paulus und seine Zeit*, t. II, p. 333) : « Schelling est-il retourné en toute hâte à l'*Hegelthum* ? Selon nos estimations il prêche maintenant le Mahmoud (scl. le sultan turc). Nous vivrons encore de nouvelles croisades et nous combattons contre les *Hegelinge*. Si seulement Frédéric était pour deux ans maître de son temps et sans soucis, il faudrait qu'il leur ouvrit l'intelligence ! »

3. ROSENKRANZ, p. 63-64. Elle n'était pas non plus du goût du vieux Schelling, cf. sa lettre du 23 avril 1838 à V. Cousin : « ... si comme ont fait quelques ignorants en Allemagne, Hegel est comparé à Aristote ; il n'y a à mon avis dans toute l'histoire de la philosophie des têtes plus inégales et plus opposées que ces deux. Faites-moi l'honneur de me croire que je connais un peu l'Aristote » (PLITT, III, 137-138).

que Schelling ait prétendu que cette introduction était l'œuvre commune des deux éditeurs et qu'il en avait révisé chaque ligne <sup>1</sup>. Mais quel crédit lui accorder ? Quand on le connaît, c'est presque un aveu. Et en effet le style, lourd et dru, appartient à Hegel ; la doctrine, l'insistance sur le système trahissent l'auteur de *Glauben und Wissen*. On pourrait le montrer en détail, malgré une certaine adaptation aux idées schellingiennes ; des expressions comme « *schöne Seele, Innerhalb und Ausserhalb, Sache selbst, verkehrte Welt, etc.* » ont une saveur typique. En revanche, Schelling a raison de revendiquer *Ueber des Verhältnis* <sup>2</sup> et l'on s'étonne que Hegel l'ait réclamé sien et que, sur une instance de Michelet, il ait récidivé tenacement dans son affirmation <sup>3</sup>. La paternité schellingienne de l'écrit paraît assurée par la critique interne. La référence au poème « Eleusis », rapproché de la très belle péroraison de l'article, est un argument bien faible <sup>4</sup>. Le vocabulaire et la diction de Schelling sont aisément reconnaissables ; au surplus se défend-il *in eigener Sache*, la philosophie de la Nature. La polémique antifichtéenne est parallèle à celle des *Fernere Darstellungen*. Le seul doute qui subsiste, et que Fritz Schelling s'évertue assez maladroitement à éliminer <sup>5</sup>, provient de la conception du christianisme, car elle semble contredire celle présentée dans les Leçons (ultérieures) sur les *Études universitaires* et la *Philosophie de l'Art*. En effet, dans le chapitre « sur la construction historique du christianisme », ce dernier est caractérisé par l'assomption du fini dans l'infini, tandis que le paganisme se signale par l'intuition de l'infini dans le fini. Là, au contraire, le christianisme est « impression (*Einbildung*) de l'infini dans le fini, intuition du divin dans le naturel », la religion païenne « assomption absolue ou impression du fini dans l'infini ». On peut atténuer l'opposition des deux aspects en faisant remarquer qu'ils jouent dans des contextes différents, tantôt la Nature, tantôt l'Histoire ; et d'une façon générale, que les formules « l'infini dans le fini » et « le fini dans l'infini » sont aisément interchangeables ; et d'ailleurs Schelling, dans l'article du *Journal*, envisage cette interversion <sup>6</sup>. Enfin — qu'on se rappelle la conclusion de *Glauben und Wissen* ! —, il serait encore plus difficile d'accorder éventuellement Hegel avec lui-même.

Si bien que le problème d'authenticité ne se pose plus que pour le fameux *Systemprogramm* découvert par Rosenzweig, attribué par lui à Schelling, et qu'Otto Pöggeler a essayé récemment, à Urbino, de restituer à son scripteur, Hegel <sup>7</sup>.

1. *Sch<sup>s</sup> S. W.*, III E, IX) (PLITT, III, 143, à Weisse, 31 octobre 1838).

2. PLITT, III, 187 (à von Henning, 23 février 1844) ; III, 142 (à Weisse).

3. MICHELET, *Schelling und Hegel* (1839), pp. 26-27.

4. Cf. ROSENKRANZ, p. 190 sq. ; ROSENKRANZ, *Aus Hegels Leben* (1843), p. 99 ; MICHELET, *op. cit.*, p. 8 sq. Vers le même temps, Schelling songe à une *Cérés* (PLITT, I, 432, à A. W. Schlegel, 29 novembre 1802).

5. *Sch<sup>s</sup> S. W.*, III E, XV, sq.

6. *S. W.*, III, 539, au bas.

7. *Hegel, der Verfasser des ältesten Systemprogramms des deutschen Idealismus*. Jus- qu'alors personne n'avait revendiqué sérieusement pour Hegel ce fragment qu'il a



Suscitée, il faut bien le dire, par le zèle intempestif des partisans de Hegel, la querelle des attributions est cependant symptomatique. Elle montre qu'au moins pendant deux ou trois années Schelling et Hegel ont philosophé la main dans la main et qu'il existait entre eux une réelle communauté de pensée. R. Hayn compare les deux rédacteurs du *Journal critique* au tandem Goethe-Schiller des *Xenien* <sup>1</sup>. S'il y a eu partage, influence, ils ont été réciproques. Mais ne serait-ce pas une illusion, et comment parler d'influence avec des penseurs de cette stature ? En réalité, la conjonction Hegel-Schelling n'a pas eu lieu, les similitudes flagrantes, maintes fois relevées, sont superficielles, et elles incombent à l'emprise plus ou moins tacite de l'un sur l'autre.

Les historiens, surtout ceux venus du bord hégélien, sont enclins à minimiser l'action de Schelling sur Hegel, et inversement à valoriser le stimulant de Hegel pour Schelling, que Bachmann suggérait dès 1810. Mais leurs tempéraments étaient rebelles à l'amalgame. L'hagiographe de Hegel, Rosenkranz, oppose à la constitution « sanguine, inquiète » et à la « hardiesse combinatoire » de Schelling « l'érudition approfondie, l'abnégation, la patience et la froideur critique » de Hegel <sup>2</sup>. Plutôt que d'avouer une phase schellingianisante de l'évolution hégélienne, il parle d'un « stade platonicien » <sup>3</sup>. Rudolf Haym, qui déteste Schelling et n'aime pas Hegel, conjecture assez bizarrement que Hegel, en possession d'un système encore confus, mais en quête d'un principe clair, a adopté la forme commode de l'identité schellingienne <sup>4</sup>. En somme, un malentendu mi-inconscient, mi-volontaire. Le *System der Sittlichkeit* porte en effet la marque de Schelling <sup>5</sup>.

Pour les apologistes de Hegel, les rôles sont renversés. C'est Hegel qui a été l'instigateur de la critique de Fichte, c'est lui qui a soufflé à Schelling qu'il avait sans s'en douter dépassé Kant et Fichte et l'idéalisme transcendantal. Hegel en aurait fait confiance à Michelet <sup>6</sup>, qui s'est empressé de la divulguer. Et l'hypothèse est accréditée par le fait que l'attitude cassante, sûre d'elle-même, de Schelling à l'égard de Fichte dans leur correspondance coïncide avec la parution de la *Differenz*.

au moins recopié, bien que Hoffmeister l'ait retranscrit dans ses *Dokumente zu Hegels Entwicklung*. Le litige se circonscrivait entre Schelling (Rosenzweig, Strauss) et Hölderlin (Böhm, Schilling, J. Wahl), à l'avantage du premier. Cassirer et Hildebrandt penchent pour l'authenticité schellingienne, mais avec une forte influence de Hölderlin. Le dernier éditeur de Hölderlin, Beissner, reproduit le texte, sans cependant l'accorder au poète. Personnellement nous ne sommes qu'à moitié convaincu par les arguments de Pöggeler, mais sa réfutation des preuves graphologiques enlève à Rosenzweig son arme principale.

1. *Op. cit.*, p. 155.

2. ROSENKRANZ, p. 63.

3. *Id.*, p. 104.

4. *Op. cit.*, p. 151.

5. *Id.*, p. 174.

6. MICHELET, *op. cit.*, p. 15.

## X. Tilliette

Il semblait inconcevable aux premiers historiens que Hegel ait pu, ne fût-ce que quelque temps, chausser les guêtres de Schelling, puisqu'il était arrivé à Iéna pourvu d'un système encore en brouillon, mais très largement avancé, il « avait dans son pupitre un système presque complètement élaboré, de tendance apparentée ». *Sic* Haym <sup>1</sup>. De là une amusante phrase du même Haym, à propos de la fondation du *Journal* : « Schelling offre sa firme, et Hegel apporte un capital non négligeable d'idées » <sup>2</sup>.

Or ce système — la « Logique et Métaphysique » et la *Realphilosophie* — a été compilé et antidaté par Rosenkranz. En fait il provient des cours professés à Iéna, donc après les retrouvailles. Cela oblige à réviser des jugements partiels et rend plausible un schellingianisme passager de Hegel. Pas autant toutefois qu'on pourrait l'imaginer : les ressemblances formelles dissimulent un fond autonome, irréductible. Le docte Haering, après avoir situé d'emblée, dans sa préface, Hegel comme un « phénomène autochtone » <sup>3</sup>, évoque bien les conversations fécondes avec Schelling <sup>4</sup>, l'« influence extraordinairement grande et importante » exercée sur le nouvel arrivant <sup>5</sup>, la « tyrannie de la philosophie de la Nature » <sup>6</sup>, en reprenant un mot de Kroner — dans l'ensemble il tend à restreindre la part de Schelling, il relève, après Kuno Fischer et d'autres, des différences innées, des critiques implicites. Cette impression est renforcée par le second volume, comme il est naturel, puisqu'à partir de 1803 Schelling s'est éloigné, et Hegel ne lui est plus inféodé extérieurement. Haering refuse avec raison de faire des deux associés des ennemis avant la lettre, mais il ne se prive pas de renouveler le diptyque classique :

Hegel avait en fait tout ce qui manquait à Schelling, abstraction faite de l'éclat de sa diction, de ses intuitions et de sa génialité : la véritable profondeur et universalité, la systématique réellement productive, et la capacité de s'enfoncer dans les pensées et raisonnements des autres. Avant tout la fraîcheur d'élan dans l'effort neuf vers le système <sup>7</sup>.

Toutefois Haering aperçoit, à peu près au milieu de la période d'Iéna, un « intermède » très schellingianisant, marqué par le *System der Sittlichkeit* et le *Nachtrag* de philosophie naturelle publié par Lasson <sup>8</sup> à la file de la *Jenenser Naturphilosophie*. Il confesse son embarras :

On pourrait dire : Hegel à ses débuts à Iéna... poursuivant son développement autonome, est resté davantage son propre maître, même pour la terminologie... Ce n'est qu'après, peut-être par suite d'un commerce plus fréquent

1. *Op. cit.*, p. 151.

2. *Id.*, p. 153.

3. *Hegel. Sein Wollen und sein Werk*. Bd. I, P. X, n.

4. *Id.*, p. 610.

5. *Id.*, p. 645.

6. *Id.*, p. 691.

7. *Op. cit.*, Bd. II, p. 156.

8. *XVIIIIa*, p. 361-374.

et étroit avec Schelling ou pour toute autre raison, qu'il a emprunté extérieurement, quelque temps, au moins son langage, même s'il y a dissimulé ses propres idées ; cette phase ne serait survenue qu'à l'automne 1802, soit après presque deux ans d'Iéna. Pourquoi cela ? C'est là un de ces cas, où, n'étant le résultat évident de la chronologie des manuscrits, on reconstruirait un processus plus probable, en l'espèce une autre rédaction plus ancienne, plus franchement schellingienne comme degré préalable à la première rédaction conservée du système <sup>1</sup>.

Haering est victime du préjugé pro-hégélien et l'énigme, si énigme il y a, est facile à résoudre dès lors qu'on admet, non pas peut-être que Schelling a déteint directement sur Hegel — trop nouveau, trop coriace pour se laisser vraiment entamer —, mais que Hegel a nourri une indéniabie admiration pour l'effort de Schelling et sa haute idée de la philosophie ; en triant un contenu d'ailleurs moins hétéroclite qu'on ne le dit, il a appris au contact de la philosophie de l'identité. Lasson, Hoffmeister, reconnaissent, avec moins d'ambages que Haering, la portée pour Hegel du voisinage schellingien. Justus Schwarz, peu circonstancié, fait état d'une proximité, dans laquelle Schelling assume dans une certaine mesure un rôle directeur <sup>2</sup> ; et s'il souligne la persistance d'une opposition latente, cette latence n'est-elle pas un peu une récession des thèmes proprement hégéliens ? Otto Pöggeler, toujours équitable, nous délivre de la hantise du crime de lèse-majesté lorsqu'il ramène à sa juste valeur le manuscrit « illisible » de 1803 <sup>3</sup> et affirme sans circonlocutions que le vieil Hegel a renié le jeune <sup>4</sup>.

\* \* \*

Il ne s'agit nullement de dévaluer l'entreprise hégélienne à ses commencements, encore moins de réhabiliter Schelling au détriment de Hegel, mais peut-être de projeter sur leurs relations un éclairage historiquement plus vraisemblable. On peut accepter le mot du regretté Arturo Massolo, que « Hegel n'a jamais été schellingien » <sup>5</sup>, à condition de bien voir qu'il a approuvé et fait sienne, pendant un temps tout au moins, la « science absolue » de Schelling. Il a assisté avec un agacement croissant à la vulgarisation et à la détérioration de la philosophie de l'identité, et c'est alors qu'il s'est, mais prudemment, retourné contre l'auteur à succès. Nous ne pouvons croire qu'il ait jamais été inconscient de ses appartenances, aveugle sur son originalité ; et l'heure venue, il n'a pas épargné Schelling plus que les satellites. D'autre part, les intentions de Schelling

1. *Op. cit.*, II, p. 12.

2. *Hegels philosophische Entwicklung* (1938), p. 120-125.

3. *Hegels Jenaer Systemkonzeption*. *Philosophisches Jahrbuch*, 1963, 2 (286-318), p. 300.

4. *Id.*, p. 307, 313.

5. *Il primo Schelling*, p. 122.

n'étaient pas davantage droites et pures. Il faut se défaire de l'image d'un Schelling ingénu et génial, réchauffant un serpent dans son sein ! Il a toujours pratiqué la maxime : défie-toi de tes amis. Et s'il a été douloureusement blessé par la trahison personnelle de Hegel, elle n'a pas dû le prendre totalement de court et au dépourvu.

Nous essaierons, par manière d'esquisse et assez rapsodiquement, d'indiquer quelques aspects du comportement respectif des deux partenaires, de noter quelques points d'accord ou de friction, pris surtout dans l'œuvre de Schelling. Notre opinion est que, s'il y a eu, de la part de celui-ci, mépris et malentendu, ils ont été plutôt diplomatiques, et non pas innocents. Schelling n'est pas le penseur invertébré de la légende. Il a derrière lui, lorsque Hegel débarque à Iéna, une œuvre abondante, et notamment l'admirable *Système de l'idéalisme transcendantal*. Hegel n'est pour rien dans la confection hâtive, et interrompue, de la suite de théorèmes à la manière de Spinoza, que Schelling baptise « Système de l'Identité ». Il se trouve, du reste, que sur la fameuse lettre du 2 novembre 1800, où Hegel formule sa pétition, Schelling a griffonné machinalement : absolue identité — sujet et objet — identité <sup>1</sup>. Ce qui est probable, c'est que Hegel a contribué à détacher Schelling de Fichte, et qu'il l'a aidé à clarifier la relation épineuse de l'idéalisme transcendantal et de la philosophie de la Nature. L'avant-propos de la *Darstellung meines Systems* évoque néanmoins la possibilité d'une entente avec Fichte, mais plus nettement encore il prend acte d'une divergence actuellement insurmontable <sup>2</sup>. Quant à la distinction et à la réunion de la philosophie naturelle et de la philosophie transcendantale, demeurées assez floues aussi bien dans le *Système de l'idéalisme transcendantal* que dans l'*Introduction à l'Esquisse de la philosophie de la Nature*, Schelling a commencé de les cerner avec davantage de précision dans l'article de la *Zeitschrift für speculative Physik* intitulé *Ueber den wahren Begriff der Naturphilosophie* — en réponse à Eschenmayer —, dont Hegel s'inspire nommément dans la *Differenz*. Schelling est alors en pleine crise féconde, et plutôt que de recoller les morceaux hétérogènes de la physique spéculative et de l'idéalisme transcendantal, il s'emploie à les relativiser et à dégager le système qu'ils impliquent, en s'élevant à un point de vue qui fait abstraction et de la Nature et de l'Intelligence, et qu'il appelle la Raison absolue. Dans sa mouvance, Hegel lui apporte une indication précieuse, qui établit mieux la symétrie des deux disciplines et par conséquent leur coïncidence au « point d'indifférence » — à savoir l'aspect pratique inclus dans la philosophie de la Nature, aspect signifié par l'*impact* idéal de la lumière <sup>3</sup>.

1. *Br. von und an Hegel*, I, 60.

2. *Sch W.*, III, 5-6.

3. GLOCKNER, I, 140 (Cf. *Sch Werke*, III, 101).

Schelling s'est approprié ce signe *fulgurant* de l'insertion de la Raison dans la Nature <sup>1</sup>.

Cependant il n'y a pas lieu de majorer le profit que Schelling a pu tirer de la lecture de la *Differenz*, d'autant que l'énergique prise de position antifichtéenne de Hegel, si elle n'est pas une volte-face, n'était tout de même pas franchement prédessinée dans le *Systemfragment* de Francfort. Schelling est avant tout préoccupé par sa relation à Fichte et par les malentendus sur l'idéalisme qui se voient chez Reinhold et Bardili ; en outre il amorce un éclatant retour à Spinoza et à Platon. Est-ce à dire qu'il est insensible à un certain décalage du commentaire de Hegel par rapport à sa propre ébauche du système ? On a souvent remarqué que les présages de leurs futurs désaccords sont déjà inscrits dans la dissertation de Hegel, et que la différence de Fichte et de Schelling est aussi la différence de Hegel et de Schelling. En effet, si Hegel critique la « pure » identité stérile, l'« identité d'entendement »  $A = A$ , loin d'isoler la réflexion philosophique de la spéculation et de l'intuition, il les soude au contraire, et c'est la condition et l'acte de naissance du système : l'Absolu, l'absolue identité du sujet et de l'objet, est contradiction absolue, scission nécessaire, absolue différence, absolue séparation. D'où la formule célèbre, déjà inventée à Francfort, et dont Schelling va s'emparer (mais il l'utilisait déjà implicitement dans sa philosophie de la Nature) : identité de l'identité et de la non-identité <sup>2</sup>. La spéculation consiste à tenir fermement sous le regard de la réflexion la contradiction absolue, et par là à l'*aufheben*. « La réflexion philosophique est elle-même intuition transcendantale <sup>3</sup> », le savoir spéculatif est identité de la réflexion et de l'intuition, la philosophie est la « totalité du savoir produite par la réflexion » <sup>4</sup>. Ici le problème spécifiquement hégélien serait le prompt ralliement à l'absolu spéculatif, avec l'éclipse de l'instance religieuse.

Or, comme nous venons de le dire, Schelling approuve en somme sans réserves, pour le moment, la direction imprimée par Hegel au système de l'identité. Il a été visiblement impressionné par la solide démonstration de son ami, et aussi par la dissertation *De orbitis planetarum*. Dans une note satirique du *Journal*, la « lettre de Zettel à Squenz », il fait écrire à Zettel-Reinhold : « Ce docteur Hegel est un homme très catégorique, qui ne peut pas souffrir qu'on fasse des manières avec la philosophie, et qui par-dessus le marché a de l'appétit. Avec cela il n'est pas facile à lire et à comprendre... » <sup>5</sup>. Toujours est-il que le dialogue *Bruno* atteste une singulière convergence avec les énoncés de la *Differenz*, en même temps qu'un rapprochement, moins paradoxal qu'il ne semble, avec Fichte. En effet

1. Cf. par exemple *Sch<sup>e</sup> W.*, III, 533 ; I, 437 (réédition de la *Weltseele*) ; II, E 195 (cours de 1804).

2. GLOCKNER, I, 124.

3. *Id.*, p. 69.

4. *Id.*, p. 60.

5. *Sch<sup>e</sup> Werke*, III E, 97.

le problème central de ce dialogue, rédigé dans un langage oraculaire qui n'en facilite pas le déchiffrement, est la « diaspora » (*Absonderung*) du fini. Il en résulte, contrastant avec les théorèmes laconiques de la *Darstellung*, un souci d'intégrer les oppositions réflexives finies à la perspective de l'identité absolue. Nous ne pouvons pas entrer dans cette foisonnante dialectique des contraires, en définitive assez statique. Mais la clé de la solution est la théorie du « fini infini », de l'Idée. L'écart du fini par rapport à son infini, à l'Idée, mesure la *différence* caractéristique du monde réel, naturel, où l'Idée prend corps. Le monde idéal, divin, et le monde réel se font face dans l'éternel, comme le modèle et l'image : leur différence absolue est immédiatement leur pure unité absolue, un seul principe naturel et divin arme ce double univers d'un seul tenant. Le fini réel, purement fini, le fini de la déchéance est laissé hors champ, il est inexistant. Les oppositions sont surmontées d'emblée. Aussi Schelling accueille-t-il comme bienvenue la formule hégélienne, qu'il substitue à l'identité de l'identité : « identité de l'identité et de la différence », unité de l'unité et de l'opposition. Elle lui permet de maintenir dans sa pureté intacte, « introublée », l'absolue identité, et cependant de faire droit à la différence, qui dans la *Darstellung* restait en quelque sorte suspendue dans le vide. C'est pourquoi l'on trouve dans cet écrit, et seulement dans cet écrit, un éloge de l'entendement — bien sûr, « au service de la raison ». Les catégories et les figures logiques sont déduites, dans leur « ordre inversé », de l'être « en image » de la raison. On est très proche de la « réflexion dans l'intuition » de Hegel ; réflexion et « réflexe » sont conjugués. Enfin la thèse latine de Hegel sur les lois de Képler a inspiré à Schelling-Bruno un superbe hymne astronomique <sup>1</sup>.

Mais, de façon surprenante, les *Fernere Darstellungen* laissent deviner un changement d'attitude et, si l'on veut, un recul par rapport à *Bruno* — l'amorce d'un retour à l'orthodoxie de la première ébauche. Car la philosophie de l'Identité, derrière sa façade sereine, n'est pas une construction uniforme et harmonieuse. Les *Fernere Darstellungen*, en une suite d'études prolizes qui se terminent à la débandade, offrent une vive défense et illustration de la philosophie absolue, sous le patronage de Spinoza. Fichte y est visé, cette fois sans rémission, mais Schelling prend aussi vigoureusement à partie, sans les nommer, les railleurs de l'Identité, qui commencent à se manifester derrière Reinhold et Jacobi : Köppen, Berg, Glaser, Salat et autres Weiller... Or il semble bien que, par ricochet, Hegel ne soit pas non plus épargné. Massolo, bon connaisseur, déclare que ce texte est dirigé à la fois contre Fichte et en sourdine contre Hegel <sup>2</sup>.

C'est que l'intuition intellectuelle, absente de la *Darstellung* et de *Bruno*, revient au premier plan, en un sens qui serait acceptable pour

1. *Id.*, III, 161-173. Cf. la remarque, III, 226.

2. *Op. cit.*, pp. 122-131.

Hegel, puisqu'il est dénué de résonances mystiques, si elle n'était de bout en bout opposée à la réflexion. Cette intuition intellectuelle ou rationnelle est l'organe et le médium de la connaissance absolue, qui est savoir de l'Absolu. La connaissance mathématique en est l'*analogon* dans le sensible. C'est dans et par le moyen de l'intuition que le philosophe « représente » — c'est-à-dire construit et démontre ostensivement, ce qui est tout un — l'Absolu dans la totalité ordonnée de la Raison. L'articulation des « puissances » — unités ou déterminations idéales — organise en système l'unitotalité absolue (*All-Eins*). Mais ce n'est qu'un schématisme formel ; l'identité essentielle, que Schelling appelle maintenant qualitative (en 1801 il n'y avait que l'indifférence quantitative), demeure intangible.

Il ne convient donc pas de faire intervenir la réflexion, qui brise le « rayon simple » de l'identité. Elle conduit à un formalisme vide, alors que la connaissance absolue est inépuisable en sa transparence. De même c'est un malentendu — et là Hegel est probablement en cause — que de parler d'une « déduction » à partir de l'Absolu : son essence et sa forme, la connaissance absolue, sont simultanées. Également « amener les contraires à l'unité dans un concept universel », c'est se contenter d'une unité formelle. Ces discrets coups de férule ne sont pas compensés par la reprise des lois de Képler et la référence conjointe à Hegel <sup>1</sup>.

Nos indications cursives ne rendent pas la vigoureuse intuition, précisément, qui sous-tend les explications polémiques et didactiques. Mais le point intéressant à noter est l'anticipation des griefs ultérieurs de Hegel. On sait que, dans la préface de la *Phénoménologie*, résumé d'un itinéraire, Hegel reproche à Schelling et aux épigones : le formalisme vide ou bicolore, le mépris de l'entendement « puissance absolue », et donc de la réflexion, l'intuition intellectuelle extatique de l'Absolu, « nuit des vaches noires », et donc le commencement arbitraire, le manque du sérieux du concept, de la médiation, avec la « vide profondeur » et le « jeu de l'amour avec lui-même ». Or Schelling a esquissé une parade préventive à ces reproches. L'intuition intellectuelle n'est pas un état mystique, elle est l'idée vivante de l'Absolu, sans laquelle il n'y a pas d'entrée en philosophie, et par là se trouve justifié le commencement catégorique. L'Absolu n'est pas « nuit vaine », car la nuit mystérieuse, l'abîme sacré, se peuplant d'images et de représentations, se transfigurent en jour et lumière de la connaissance <sup>2</sup>. Et le formalisme serait l'objet de querelle par excellence, puisque Schelling le renverra à son tour à Hegel.

Mais, nonobstant le « rempart » <sup>3</sup> dressé par Schelling, dans son programme, contre les incompréhensions et les détournements, Hegel a

1. Les *Fernere Darstellungen* se trouvent en W, I, E 385-562. La formule « amener les contraires... » se lit p. 463.

2. *Id.*, pp. 455-456.

3. *Ibid.*

## X. Tilliette

passé outre. La volonté systématique a prévalu sur la vision esthétique et religieuse — la passion de comprendre, de déliter tout le concret au feu de l'esprit, sur l'ivresse de construire et d'entrelacer les notions. Passer du cours de Würzburg — de Schelling — aux leçons d'Iéna — de Hegel —, c'est pénétrer dans un autre univers, mis à part les deux aérolithes schellingiens déjà mentionnés, et encore ! seulement le vocabulaire, fort peu le contenu. Un univers *logique*. Ce faisant, Hegel s'est démarqué de son œuvre de jeunesse <sup>1</sup>.

De son côté, Schelling s'est éloigné de la rigueur spéculative, et il a donné de plus en plus, au risque de *Schwärmerei* (la *Barbarei* de Hegel), une aura mystique à la connaissance absolue <sup>2</sup>; et une structure rigide au jeu des « puissances ». Il ne s'est pas dégagé suffisamment du platonisme contemplatif, et son développement en est comme paralysé. Il s'est trop méfié de l'entendement diviseur, il n'a pas porté l'absolue contradiction au cœur de l'Absolu, il a craint une « scission en Dieu », une altérité, une *Aufhebung* de l'être infini, il s'est attaché à une positivité sans doute illusoire. Et cependant, au moment de la rupture, Schelling est en train de quitter la vision du monde qui lui a valu la contestation de Hegel. Peut-être est-ce pour ce motif qu'elle l'a tant affecté.

X. TILLIETTE.

1. Comme le souligne O. Pöggeler dans l'article cité.

2. Cf. les *Aphorismes* de 1806 (W, IV, 74-193).